

L'Heure d'été
La vie de famille
L'Heure d'été, France 2008, 103 minutes

Claire Valade

Numéro 258, janvier–février 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2009). Compte rendu de [L'Heure d'été : la vie de famille / *L'Heure d'été*, France 2008, 103 minutes]. *Séquences*, (258), 43–43.

L'Heure d'été

La vie de famille

En vingt années derrière la caméra, Olivier Assayas est devenu l'un des grands auteurs du cinéma français. L'un de ses plus singuliers aussi, non pas par des coups d'éclat ou un style flamboyant, mais bien par ses choix aussi éclectiques qu'insolites. Ainsi, il passe avec la même aisance, semble-t-il, des malaises de l'adolescence (*Désordre*, 1986), à la fantaisie surréaliste (*Irma Vep*, 1996), à la légèreté de la valse amoureuse (*Fin août, début septembre*, 1998), à la fresque historique tout en pudeur (*Les Destinées sentimentales*, 2000), au conte d'anticipation sordide (*Demonlover*, 2002), à la quête de rédemption urbaine (*Clean*, 2004). Avec son dernier film, *L'heure d'été*, il aborde cette fois-ci, avec une belle maturité empreinte de mélancolie, le portrait de famille.

CLAIRE VALADE

Avouons-le d'emblée, le cinéma d'Assayas est exigeant. S'il ne fait pas toujours l'unanimité, se montrant même rébarbatif pour certains, qui aimeraient moins de retenue — d'aucuns diront de froideur —, et plus d'éclats de spontanéité dans les passions qui couvent pourtant sous la carapace de ses personnages, il reste que l'ensemble de son œuvre fait preuve d'une rigueur inattaquable. C'est elle qui est le fil conducteur unissant les univers si différents de ses films. Ancien critique de cinéma respecté, cinéaste fidèle à sa famille de collaborateurs, homme réservé et discret à la ville, non sans une douce curiosité dans le regard, Assayas a imposé sa voix particulière et ses œuvres sont à son image : rigoureuses. Si l'on est de ceux que cette démarche parfois difficile ne touchent pas, on peut lui reprocher la similitude de ton d'un film à l'autre, mais bien mal venu est celui qui lui reprocherait de manquer de cohérence ou de faire des compromis. Ses films sont soignés sans être léchés, d'une écriture minutieuse et d'une réalisation subtile, maîtrisée sous des apparences parfois brutes et malgré une prédilection pour l'improvisation. *L'Heure d'été* n'échappe pas à cette équation.

Attiré par les sujets potentiellement tourmentés et les personnages aux prises avec un bouleversement intime, Assayas aime jouer avec le chaos tout en parlant d'une voix feutrée. À l'instar de ses œuvres précédentes, *L'Heure d'été* décrit donc des événements mûrs de conflits bouillonnants sous la surface, ceux touchant une famille au bord de l'implosion après la mort de la matriarche, Hélène. Mais plutôt que de présenter frères et sœurs se déchirant, Assayas préfère la délicatesse et le non-dit pour parler du désarroi les affligeant. Filmant les scènes clés en plans-séquences peu découpés, il suit les personnages dans leur quotidien. C'est dans les gestes répétés, les rituels ordinaires et les devoirs professionnels exposés simplement, sans artifices, qu'ils réapprennent à vivre avec ce trou encore vif dans leur existence.

Si le ton monte parfois, la violence latente des sentiments n'éclate jamais, demeurant enfouie au creux des personnages, Frédéric en tête (Charles Berling, sensible). Aîné de la famille, c'est celui qui est le plus attaché au passé. C'est donc celui qui a le plus à perdre en acceptant la décision de son frère Jérémie (Jérémie Renier, dans un contre-emploi serein et mature qui fait du bien) et sa sœur Adrienne (Juliette Binoche, forte et fragile comme toujours), qui souhaitent

vendre la maison ancestrale et son barda (les objets et les œuvres hérités de l'oncle, un peintre illustre, mais aussi forcément tous les souvenirs intangibles qu'elle contient).



Jouer avec le chaos tout en parlant d'une voix feutrée

Pas de dépit dans les images ni les mots d'Assayas, seule une tristesse résignée et assumée, d'un côté (Frédéric), face à l'héritage du passé et, de l'autre (Jérémie, Adrienne, les jeunes), un désir de se tourner résolument vers la promesse de l'avenir. Pourtant, dans deux scènes lumineuses bien que traversées d'un souffle mélancolique, Assayas dessine un pont entre les générations. Se faisant écho l'une l'autre, les scènes d'ouverture et de clôture présentent la maison dans une atmosphère de fête joyeuse. De l'une à l'autre, la lumière, les cadrages, l'environnement sont identiques. Dans la première, la famille réunie fête les 75 ans d'Hélène dans le bonheur et la joie, même si celle-ci sent son heure venir. Dans la dernière, les enfants de Frédéric ont réuni leurs amis dans la grande maison vide pour une dernière boum. Jeunes et insoucians, ils dansent dans les pièces nues. S'évadant avec son petit ami dans le sous-bois entourant la maison, la jeune Sylvie évoque ses souvenirs d'enfance. Elle aura donc hérité du sens de la nostalgie de son père... Les petits-enfants d'Hélène n'oublieront peut-être pas ce qu'ils ont vécu dans la maison ni ce qui leur a été transmis par leur grand-mère. La vie est un éternel recommencement.

■ France 2008, 103 minutes — **Réal.** : Olivier Assayas — **Scén.** : Olivier Assayas — **Images** : Éric Gautier — **Mont.** : Luc Barnier — **Son** : Nicolas Cantin, Olivier Goinard — **Dir. art.** : François-Renaud Labarthe — **Cost.** : Anaïs Romand, Jürgen Doering — **Int.** : Charles Berling (Frédéric), Juliette Binoche (Adrienne), Jérémie Renier (Jérémie), Édith Scob (Hélène) — **Prod.** : Marin Karmitz, Nathanaël Karmitz, Charles Gillibert — **Dist.** : Séville.